

Simone Weil : blancheur de la nuit

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

La religion catholique a deux abîmes : le sadisme et le mysticisme. Deux abîmes, deux vertiges absolus, deux sommets qui se font vis-à-vis. Sur l'un des deux se tiennent Sade, Barbey, Baudelaire ; sur l'autre, figure noire et or, qui attire et repousse, et dont le feu et la pureté effraient : Simone Weil. Mélange de calotine et d'anarchiste masochiste, selon les uns ; sibylle suppliciée par d'incessantes migraines, victime sacrificielle offerte au Jéhovah biblique, corbeau de malheur dont la démarche saccadée et somnambulique, l'accoutrement bizarre et la figure tuée par l'âme, les combats intérieurs et la vie ascétique impliquaient un pacte passé avec la mort, selon les autres ; telle est celle qui disait que la foi lui avait été donnée le jour où le Christ était venu la prendre et la saisir, et qui mourut à trente-quatre ans, le 24 août 1943, au sanatorium d'Ashford, dans le comté de Kent, pour avoir refusé de manger plus que la ration fixée par les tickets d'alimentation de guerre.

Quinze mois plus tôt, elle avait écrit : *J'ai toujours cru que l'instant de la mort est la norme et le but de la vie. Je pensais que pour ceux qui vivent comme il convient, c'est l'instant où, pour une fraction infinitésimale du temps, la vérité pure, nue, certaine, éternelle entre dans l'âme. Je peux dire que jamais je n'ai désiré pour moi un autre bien.*

Un mineur de Saint-Etienne, quand on lui annonça la mort de Simone, résuma peut-être parfaitement sa vocation en prononçant ces mots simples et vrais : *Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas.*

C'est pourquoi la vie de Simone Weil, solidaire de sa pensée par une loyauté foncière et par un engagement total, est une expression d'elle-même qui déborde de beaucoup le seul intérêt biographique.

L'union dans la souffrance

Le drame du XX^e siècle la saisit tout entière : Simone est une enfant de cinq ans quand éclate la Première Guerre mondiale. Et cette jeune vie se lie immédiatement à la détresse universelle. Marraine d'un soldat, la petite fille fait la découverte de la misère. Elle refuse de manger un seul morceau de sucre, afin de tout envoyer à ceux qui souffrent ; elle ne veut pas mettre de bas en hiver, afin d'avoir aussi froid que les malheureux. Caprice d'enfant au sein d'une famille dont elle était choyée ? Non : trente ans plus tard, l'élève d'Alain mourra d'avoir suivi obstinément cette ligne de vie. L'imitation de la souffrance humaine a été une de ses lois.

La vérité de Simone est qu'elle croira ne jamais trop souffrir, puisque son dessein est de connaître la souffrance par un acte d'union qui est au fond un acte d'amour. Telle est en effet la connaissance que poursuit cette femme dont l'intelligence est comblée des plus riches acquisitions cérébrales : la participation de sa vie à toutes les vies déchues. Aussi exigea-t-elle, selon la règle qu'elle s'était toujours imposée, de ne jouir de rien de plus que n'avaient les hommes dont elle voulait épouser le malheur. *En elle*, écrit le P. Perrin, qui fut son confident, *la*

découverte de Dieu et l'expérience du malheur sont indissolublement nouées : par là, elle dépassera ses maîtres stoïciens et sera clouée au centre même du christianisme.

Le sublime de Simone Weil est à l'aise sur cette trajectoire qu'elle suit d'un extrême à l'autre, parce que c'est au plus bas de l'homme qu'elle trouve le plus déchirant appel à ce qui est au plus haut de Dieu. La pensée du Christ entra en elle le jour où, dit-elle, *j'eus soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres.*

Dès lors, une vie mystique domine sa vie intellectuelle, même quand elle ne la contrôle pas parfaitement. Simone Weil n'est pas seulement un esprit nourri par la lecture de Platon et de saint Jean de la Croix (encore que tout ce qui a trait à sa culture ne doive pas être estimé comme une parure de son esprit mais comme un aliment de son être : *Je ne lis autant que possible, écrit-elle, que ce dont j'ai faim, au moment où j'en ai faim, et alors, je ne lis pas, je mange.*) Elle est essentiellement une mystique, en ce sens que la foi lui a été donnée le jour où le Christ est descendu la prendre. Elle n'avait jamais cherché Dieu auparavant, et jamais aucun homme ne le lui avait prêché. Elle insistait là-dessus. Elle tenait pour un témoignage de la miséricorde divine de n'avoir pas lu les mystiques avant son expérience mystique personnelle, *afin qu'il me fût évident, a-t-elle dit, que je n'avais pas fabriqué ce contact absolument inattendu.*

Dans une de ses lettres au P. Perrin, elle a écrit : *Vous ne m'avez pas apporté l'inspiration chrétienne, ni le Christ : car quand je vous ai rencontré, cela n'était plus à faire, c'était fait, sans l'entremise d'aucun être humain.* Elle ajoute : *S'il n'en avait pas été ainsi, si je n'avais pas déjà été prise, non seulement implicitement, mais consciemment, vous ne m'auriez rien donné, car je*

n'aurais rien reçu de vous. Mon amitié pour vous aurait été une raison pour moi de refuser votre message, car j'aurais eu peur des possibilités d'erreur et d'illusion impliquées par une influence humaine dans le domaine des choses divines...

Réel ou imaginaire ?

Est-ce parce que son cœur mutilé et offensé la prédisposait à chercher des consolations dans l'ordre du surnaturel que Simone Weil se montre si continuellement attentive à écarter les croyances combleuses de vides, adoucisseuses d'amertumes ? Elle précisait dans une lettre au P. Perrin : *Quant aux rencontres éventuelles dans une autre vie, vous savez que je ne me représente pas les choses ainsi.* Cette exigence réapparaît dans son *Attente de Dieu* où Simone Weil, refusant systématiquement sa part à l'imagination dans le progrès spirituel, achève de débarrasser le mysticisme de toute valeur compensatrice. Traquant l'imagination combleuse de vie, elle ne trouve d'apaisement qu'au sein d'un dénuement et d'un abandon où Dieu même est non seulement absent mais en quelque sorte inexistant - ce qui est sa manière à lui, selon elle, d'être existant et présent. Le subterfuge, s'il demeure, réside dans ce brusque changement de signe qui de la nuit totale fait la totale lumière. Mais il ne peut y avoir de subterfuge que pour nous dont l'expérience ne recoupe pas nécessairement la sienne.

Simone Weil nous expliquait dans *La Pesanteur et la Grâce* que le réel et l'imaginaire existent dans le domaine de la vie spirituelle comme dans celui de la perception extérieure. Rien de plus trompeur, précisait-elle, et dont il importait de se méfier davantage, que le sentiment intérieur. Et nous sommes bien d'accord. Mais où est le critérium ? Simone répond : dans la nécessité impliquée par les sensations.

Seul ce sentiment de nécessité permet de distinguer la vérité de l'erreur. Mais qu'elle avoue préférer l'enfer réel à un paradis imaginaire (c'est-à-dire fabriqué par notre imagination combleuse de vide), que le malheur et la douleur lui paraissent les sens sûrs garants du réel, qu'elle soit disposée à nommer rêverie tout ce qui nous est agréable nous semble admirable sur le plan d'une mystique personnelle, sans pour autant doter cette mystique d'une valeur absolue à nos yeux. Car il nous est impossible d'en inférer d'elle à autrui et à nous.

La foi n'est pas un contact avec Dieu ; sans quoi elle ne serait pas nommé nuit, un voile, lisons-nous dans La Connaissance surnaturelle. Elle est la soumission des parties qui n'ont pas contact avec Dieu à celle qui a contact. Mais si l'usage illégitime de l'intelligence est dénoncé, on ne nous dit pas ce qui permet de reconnaître sa légitimité ni jusqu'où s'étend sa compétence. C'est la même pétition de principe, point faible de tous les croyants aux yeux des incroyants. C'est ainsi que nous apprenons dans Attente de Dieu que le désir orienté vers Dieu est la seule force capable de faire monter l'âme. Ou plutôt, c'est Dieu qui vient saisir l'âme et la lève, mais le désir seul oblige Dieu à descendre. Il ne vient qu'à ceux qui lui demandent de venir ; et ceux qui demandent souvent, longtemps, ardemment, il ne peut pas s'empêcher de descendre vers eux.

Le pari de Weil

Le pari de Pascal prend chez Simone Weil une forme beaucoup plus noble mais qui ne convainc finalement que ceux qui sont déjà convaincus. Dans *La Connaissance surnaturelle*, elle écrit : Si on se dit,



A Barcelone, devant le siège du syndicat CNT-FAI.

quand même le moment de la mort n'apporterait rien de nouveau mais terminerait seulement la vie d'ici-bas, sans être le prélude d'une autre vie ; quand même la mort apporterait seulement le néant ; et quand même absolument rien de réel ne correspondrait à ce mot, Dieu, mais seulement des illusions puériles ; néanmoins, même dans ce cas, je préfère exécuter ce qui me semble être ordonné par Dieu, quand il en résulterait les plus affreux malheurs, que d'accomplir n'importe quoi d'autre... si mon Dieu ne correspond à rien qu'à des illusions, on n'a rien perdu, car alors il n'y a absolument aucun bien, et par suite rien à perdre, on a même gagné d'être dans la vérité car on a laissé des biens illusoire qui existent mais qui ne sont pas des biens,

pour une chose qui, dans cette supposition, n'existe pas, mais qui, si elle existait, serait encore l'unique bien...

Christique, non chrétienne, Simone Weil contemple le Christ, adore le Christ, mais ne reconnaît pas l'Eglise du Christ. De là une de ses contradictions les plus étonnantes. Elle adorait l'eucharistie, cependant elle refusait le baptême qui est, avec l'eucharistie, l'autre sacrement primordial pour ouvrir la vie humaine à l'ordre surnaturel. Mais le baptême eut fait passer Simone de la vie christique à la vie chrétienne à laquelle elle ne pouvait s'associer. D'ailleurs, elle adorait l'eucharistie mais sans s'associer à la communion et sans paraître en souffrir.

Le non-être

Nous trouvons ici l'une de ses idées essentielles : celle qu'elle exprimait en raccourci par la formule de la «décréation». Elle entendait par là que le Créateur, étant tout, n'a su que se diminuer en faisant la création, qui est quelque chose mis à la place de rien. La créature humaine a résulté du consentement du Créateur à ne plus être tout, à se faire esclave et néant. Dieu attend donc de nous que nous lui restituions ce prêt qu'il nous a fait sur son propre infini. C'est ce que Simone exprime quand elle écrit : *Renoncement. Imitation du renoncement de Dieu dans la création. Pour nous apprendre que nous sommes non-être, Dieu s'est fait non-être.* Et il nous a appris l'usage de ce non-être, qui est de s'abolir pour rendre au seul être ce qui lui est dû. L'imitation de Jésus-Christ est d'immoler le non-être que nous sommes afin de retourner à Dieu. La vie humaine ainsi appliquée à l'imitation de Jésus-Christ est toute tournée vers l'abolition de ce que le temps de la terre emplit de simulacres et de souillures, entre la naissance et la mort.

Car la vie humaine du Christ lui-même n'a de valeur divine, aux yeux de Simone, que dans les deux instants où Dieu s'est sacrifié, celui de la Nativité et celui de la Passion : *On ne peut adorer Dieu sous la forme humaine sans souiller la divinité que comme nouveau-né et comme agonisant.* Donc pour l'homme aussi : *Il n'y a que deux instants de nudité et de pureté parfaites dans la vie humaine : la naissance et la mort.* Le reste de la vie vaut par le renoncement à la vie et par l'abandon d'avance à la mort : *Tout ce qui est menacé par le temps secrète du mensonge pour ne pas mourir. C'est pourquoi il n'y a d'amour de la vérité sans un consentement sans réserve à la mort.* La vie fidèle à l'amour de la vérité est ce consentement et cet abandon. De là, chez Simone Weil, l'attitude d'attente qui est celle des mystiques. Elle écrit : *Mon plus grand désir est de perdre non seulement toute volonté, mais tout être propre.* Ceci encore : *Dans tous les problèmes poignants de l'existence humaine, il y a le choix seulement entre le bien surnaturel et le mal.*

Des paroles comme celles-ci sont innombrables dans son œuvre, elles proclament le message de Simone Weil. Elle est toute invocation à la descente de la lumière sur les terres qui se meurent de la perte de Dieu. Comme tous les mystiques, elle juge incompatible la vie dans le monde et le christianisme. Ce n'est donc pas par hasard si dans ses pages sur *L'Enracinement*, elle ne sut donner de la vérité du patriotisme - de l'amour de la patrie - d'image plus poignante que celle de Carthage en larmes, et à coup sûr elle dévoila ce qu'elle avait dans le fond du cœur, plaçant au-dessus des autres nations, telle cité cathare qui d'elle-même se serait anéantie comme le Christ sur la croix.

G. J.

Simone Weil, *Œuvres*, Quarto, Gallimard, Paris 1999, 1 278 p.